

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Mythe de l'étranger et la recherche de l'amour
Une histoire gitane de Hélène Rioux (Éd. Québec-Amérique)

Adrien Thério

Number 29, Spring 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39774ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1983). Review of [Le Mythe de l'étranger et la recherche de l'amour : *Une histoire gitane* de Hélène Rioux (Éd. Québec-Amérique)]. *Lettres québécoises*, (29), 25–26.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

C'est un fait, je crois, qu'on rencontre toujours l'amour en présence de l'étrange ou de l'étranger. Il arrive souvent que cet étrange ou cet étranger soit tout près de nous. On n'avait pas remarqué. On découvre soudain. La narratrice de *Une Histoire gitane* se leurre peut-être ou peut-être ne se leurre-t-elle pas quand elle déclare au commencement de la deuxième partie de son roman:

Et c'est comme ça qu'on part en voyage, convaincue que tout va changer, courant après un destin qu'on voudrait éblouissant, foudroyant.

Elle est convaincue en tout cas que l'étrange ou l'étranger ne peut habiter tout près d'elle, dans sa ville, dans son pays. Elle part donc sous prétexte de «faire le bilan» mais en fait bien plus à la recherche de l'amour qu'elle est sûre de ne rencontrer que dans les yeux d'un homme qui habite à l'autre bout du monde. Tout cela est si vrai qu'elle se laisse happer, dès son arrivée à Paris, par trois étrangers auprès de qui elle croit, quelques instants, avoir trouvé l'amour. D'abord Adib, un Arabe, ensuite Pédro, un Argentin et enfin Sami, un Pakistanais. Elle n'est peut-être pas consciente qu'elle est à la recherche d'un mythe mais elle est consciente de ce qui lui arrive. Après son arrivée en Espagne, au moment où le troisième s'en va, elle avoue, se parlant à elle-même:

En l'espace de quelques mois, trois hommes et la même histoire. Triste. À croire que je le fais exprès.

Un peu plus bas, elle ajoute:

Et avant Pedro, le Turc qui m'a laissé tomber. Et avant le Turc, mon divorce. Et avant le divorce, un autre, un Cubain. Je n'ai pas envie d'y penser. Vertige. Me trouver une caverne, vite.

Il n'y aurait donc ici que le mari qui n'aurait pas été un étranger. Mais qui nous dit qu'il n'était pas Américain ou néo-québécois, même s'il demeurait à Montréal? On peut vraisemblablement le penser. Non seulement on peut, mais à cause de tous ces autres, on le doit.

Le Mythe de l'étranger et la recherche de l'amour

Une histoire gitane

de Hélène Rioux

(Éd. Québec-Amérique)

La suite de cette histoire gitane était à prévoir. Anne ne pouvait rencontrer l'amour qu'en pays étranger et dans les bras d'un étranger lui-même étranger à son pays. Elle le rencontrera en Espagne, à Almería, dans un petit restaurant. Et tout de suite, ses «yeux bleus», sa «façon bizarre de sourire», sa «façon bizarre de parler» transforment tout. «Quelque

chose d'étrange se passe». On sait d'ores et déjà que l'amour est entré dans la place et pour de bon.

Il s'appelle Raphaël. Il est gitan. «Manouche, c'est-à-dire originaire de France. Le mot «manouche» sort de sa bouche comme une caresse. Ou une promesse. Raphaël. Manouche. Gitan.»



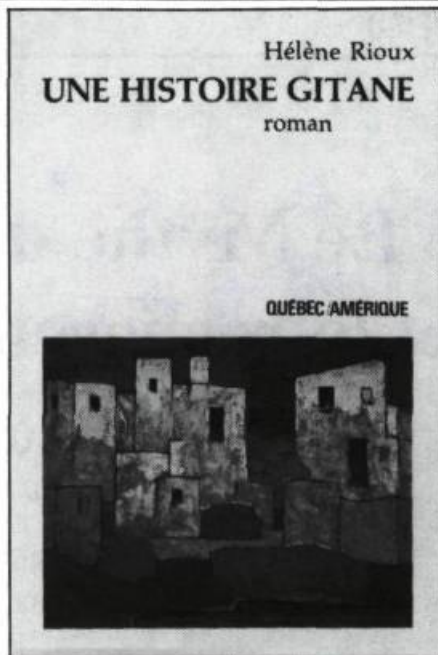
Hélène Rioux

Peut-il y avoir plus étranger que cet étranger qui se balade en Espagne depuis un mois en jouant de la guitare dans les bars ou les cabarets? Anne a donc trouvé, au bout de ce long périple, l'être qu'elle recherchait depuis le commencement des temps. C'est si vrai qu'elle nous apprend quelques pages plus loin au moment où, dans ce Café Cuba, Raphaël l'embrasse sur la bouche, que le monde vire sans dessus dessous. «Il y a longtemps que j'attendais ce moment, dit-il.» Je réponds: «Moi aussi. Depuis que je suis née et même avant. C'était écrit dans mon destin.»

On se sera donc pas surpris d'apprendre que «le temps n'existe plus, le temps explose».

Je le laisse rêver, il élabore mille projets d'avenir, fonder une famille avec moi, faire le tour du monde dans une roulotte ou sur un radeau. Je le laisse rêver. Je suis si loin des sentiments étriés de Pedro, de la mièvrerie d'Adib, de la tristesse de Sami. Loin de tout. Je suis au paroxysme.

Mais ce n'est pas tout d'être amoureux et de sentir le monde vibrer dans un commencement des choses. Il faut aussi vivre cet amour au jour le jour. Cela peut s'avérer difficile surtout avec un gitan qui est de partout et de nulle part à la fois; qui est amoureux de l'Espagne mais l'est autant de la Crète dont il ne cesse de décrire les paysages; qui a besoin «de bruits, de couleurs, de sensations fortes»; qui inurgite «des quantités phénoménales d'alcools divers» et qui ramène «à la maison les personnages les plus insolites»; qui aime le danger, les défis, peut voler un bateau, etc. Anne commence à comprendre que la vie avec Raphaël ne sera pas facile. Et ce sont les premiers malentendus. Causés par l'argent évidemment, ou plutôt le manque d'argent. Mais l'argent arrive et on le dilapide. Il reste une solution, le retour au pays. Mais Raphaël n'a pas de passeport. Attendre. Il l'obtient finalement, ce passeport, et nous voici à Montréal. Les choses se gâtent. Les agents de l'immigration ne veulent pas le laisser entrer au pays. Un avocat a obtenu un sursis d'un mois. La vie devrait être belle. Mais comment vivre son amour dans une atmosphère de tension pareille? «Je l'aime plus que jamais, oui, mais trop souvent nous sommes à couteaux tirés, trop souvent, nous



nous harcelons». Sans même claquer la porte, Raphaël s'en va errer quelque part.

C'est dans ce chapitre extraordinaire que Héléne Rioux sait le mieux décrire tous les sentiments ambivalents qui font partie de l'amour, cette inquiétude qui traverse tout l'être et le porte aux extrémités du refus ou de l'acceptation. Il est parti? «Et je me sens autant soulagée que désespérée». «Je n'arrive pas à lire, je n'arrive pas à dormir. Je marche de la fenêtre au téléphone, je guette la rue, j'interpelle la nuit, je questionne le silence». Quelques pages plus loin, la narratrice dit: «J'ai cessé de penser à lui». À la page suivante, elle se corrige: «Ce n'est pas vrai que j'ai cessé de penser à lui, ce n'est pas vrai que la douleur s'atténue». Est-ce que ce n'est pas cela le grand amour, celui qui est prêt à tout laisser tomber un moment mais qui revient à la charge le moment d'après et contredit tous les beaux raisonnements? Et c'est ainsi que Anne, la narratrice, est partagée entre toutes sortes de désirs contradictoires qui ne peuvent avoir été inventés que par l'amour qui balaie tout sur son passage, Anne sait qu'elle n'est pas au bout de ses peines. Il est reparti en Italie mais il revient. Comment maintenant s'installer dans la vie à deux, la vie de tous les jours avec quelqu'un qui a fait de la route sa maison? Anne ne veut pas s'avouer vaincue. Elle ira jusqu'au bout de ses forces pour défendre cet amour. Le lecteur sait bien que tout est piégé d'avance comme dans les tragédies anciennes. Mais jusqu'à la fin il ne peut s'empêcher d'espérer avec Anne, espérer, espérer.

Le grand mérite de Héléne Rioux, dans cette belle histoire d'amour, c'est d'avoir été capable de nous avoir fait sentir, au détour de tant de belles pages, toutes les affres, toutes les douceurs, toutes les douleurs de l'amour plus fort que la mort. C'est d'avoir eu le courage de dire, de se dédire, d'accepter toutes les contradictions de l'amour qui hurle dans la nuit.

On peut avoir l'impression, lors d'une première lecture, que le roman pourrait être mieux structuré. Mais quand on revient sur ses pas, comme je l'ai fait à trois ou quatre reprises, on se rend compte que l'auteur n'a retenu que les temps forts du drame, croyant ainsi qu'elle pourrait mieux analyser ses sentiments. Elle doit avoir réussi parce que cet amour qu'elle vit, on le vit avec elle.

Des arrêts dans le temps, ici et là, qui nous donnent l'impression de refrains qui ponctuent l'action dramatique. Ces arrêts qui sont de courtes histoires tragiques racontées en quelques paragraphes nous font comprendre que les deux amoureux ne peuvent sortir de ce récit indemnes. Il y a l'histoire du chimiste turc qui disparaît sans donner de raison; l'histoire de Fabienne qui rate son suicide; l'histoire de l'Américain au Mexique; l'histoire de la femme qui cherchait un prince; l'histoire de José, le dieu des plages; et finalement l'histoire de l'homme qui aima très longtemps la même femme. On n'a qu'à les relire pour comprendre que chacune d'elle est une sorte de résumé de celle qui est en train de se jouer. Finalement, est-ce un drame ou une tragédie? Le lecteur comme la narratrice espérait peut-être un miracle pour dénouer tous ces fils mais dans le fond il savait dès le deuxième chapitre qu'il n'y aurait pas de miracle.

Une histoire gitane est une histoire d'amour comme nous en avons peu en littérature québécoise, vécue jusqu'à la limite du possible ou de l'impossible. Et qui embellit, on dirait, à chaque relecture. Il me semble que c'est un bon signe. Un signe dans le temps. □